



La Route commerciale de l'Ouest au dix-septième siècle

Lucien Campeau, S.R.C.

Number 49, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1015612ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1015612ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Campeau, L. (1994). La Route commerciale de l'Ouest au dix-septième siècle. *Les Cahiers des dix*, (49), 21–49. <https://doi.org/10.7202/1015612ar>

La Route commerciale de l'Ouest au dix-septième siècle

Par LUCIEN CAMPEAU, s.r.c.

Le sujet que nous abordons n'est pas nouveau. On ne peut guère traiter de l'histoire de la Nouvelle-France sans le développer sous un aspect ou sous un autre. Nous le reprendrons plus particulièrement ici, avec l'intention d'en faire une histoire particulière. La découverte de cette route est la préoccupation la plus ancienne marquant la fréquentation de notre continent par les Français. Elle a conduit à l'exploration la plus étendue faite en Amérique du Nord, aboutissant au golfe du Mexique et aux montagnes Rocheuses.

Si l'espérance de découvrir la route de la Chine à travers le continent américain a motivé un premier découvreur comme Verrazzano, naviguant sous commission française, il est moins évident, bien qu'on l'écrive souvent, que Jacques Cartier en était tourmenté. Connaissant déjà Terre-Neuve et ses pêcheries, aux îles de Saint-Pierre et au détroit de Belle-Isle, Cartier est avant tout curieux de savoir ce qu'on peut trouver à l'intérieur de ce continent. En 1534, il se contente de parcourir les rives de l'immense golfe après y être entré par Belle-Isle. Jusque-là, les noms européens fixés sur Terre-Neuve lui sont connus. Il en relève d'autres fixés avant lui dans le passage d'entrée, sur la côte du Labrador. La côte ouest de Terre-Neuve lui est encore inconnue et il y laisse des appellations, ainsi qu'aux îles comme Brion. Il ne reconnaît pas le caractère insulaire des îles de La Madeleine ou de l'île Royale (Prince-Édouard), mais il visite ou nomme les baies de Miramichi et de Chaleur, la pointe et la baie de Gaspé; il ne reconnaît pas

encore Anticosti comme une île, bien qu'il en fasse le tour presque entier. Mais, et c'est la plus grande lacune de ce premier voyage, il n'aperçoit pas l'entrée du Saint-Laurent où il s'est engagé par deux fois, au sud et au nord d'Anticosti.

Cette première expérience, aidée des compléments fournis par deux otages iroquoiens conduits en France, lui permit pourtant d'entrer à coup sûr dans le fleuve, en 1535. Cette année-là, il apparaît intéressé plutôt par les richesses naturelles, non pas les fourrures des indigènes, montrant du mépris pour celles des Micmacs, mais plutôt la végétation et les mines. Le pays lui paraît aride à l'entrée, mais de plus en plus fertile et habité à mesure qu'il y pénètre. Surtout, il a vu des morceaux de cuivre aux mains des autochtones. Il comprend à leurs signes que ce métal vient de l'ouest. Le Saguenay lui semble en être le chemin. Mais on y parviendrait aussi en vainquant le rapide insurmontable d'Hochelaga. Du haut du Mont-Royal, regardant vers le nord, il pense avoir en vue le Saguenay qui y conduirait si bien. C'est en effet l'attrait des mines qui fait concéder le pays nouveau à François de La Rocque de Roberval en 1540 et motive la tentative manquée de colonisation des années suivantes¹.

Des changements historiques considérables se sont opérés durant l'intervalle séparant les expéditions de Cartier sur le Saint-Laurent de l'exploitation française commençant en 1599. Les fourrures exercent désormais une attirance sur les Français, suite à la fermeture du marché russe aux marchands hollandais. Sur notre fleuve, des indigènes nomades moins nombreux et plus mobiles ont remplacé les bourgades iroquiennes connues par Cartier. Les marchands au long cours de la France, la paix religieuse rétablie en leur pays, s'aventurent maintenant à mont un fleuve qui est de navigation difficile et encore inconnue. En 1600-1601, les hommes de Pierre Chauvin hivernent à Tadoussac. En 1603, Champlain accompagne

1. H. P. BIGGAR, *A Collection of Documents relating to Jacques Cartier and the Sieur de Roberval*, Ottawa, Public Archives of Canada, 1930.

François Gravé, commandant pour Aymar de Chastes. Il est explorateur et écrivain. Aussi publie-t-il le rapport de son voyage au Saint-Laurent, la même année.

Il en ressort que les Français, s'ils sont familiers avec les côtes de l'Acadie, d'où Champlain emprunte des termes pour les appliquer au fleuve, ont encore ce pays à découvrir. Il décrit les fêtes célébrées à Tadoussac pour une victoire remportée sur les Iroquois. Après avoir mentionné le Saguenay et rapporté ce qu'il en a appris, il s'embarque pour le Sault-Saint-Louis, énumérant les îles, du Lièvre, aux Coudres, d'Orléans, les souvenirs de Cartier à Québec, la vraie pointe de Sainte-Croix à Lotbinière et la rivière de Batiscan, avant d'arriver à Trois-Rivières; il s'étonne de la grandeur du lac Saint-Pierre, signale la rivière des Iroquois où a eu lieu la victoire fêtée à Tadoussac et il parvient au fameux Sault, qu'il croit être celui que n'a pu remonter Cartier. Le Sault l'étonne par son impétuosité. Il n'est pas question de le passer. Aussi doit-il se contenter des renseignements donnés par les Algonquins qui se trouvaient là avec lui.

Faute de langue et d'expérience du pays, la description de Champlain n'est pas bien claire, mais on comprend que les Algonquins décrivent la montée du haut Saint-Laurent, : rapi-des de Lachine, lac Saint-Louis, Cascades, lac Saint-François et autres sauts conduisant au lac Ontario, portage du Niagara et lac Érié, enfin le Détroit jusqu'au lac Huron. C'était le plus loin que les informateurs étaient allés. Sur ce, conjectures de Champlain, qui s'attend de trouver quelque part de l'eau salée². D'autres Algonquins interrogés à l'île d'Orléans tracèrent la même route, tout en indiquant au passage la rivière Outaouais se jetant du nord-ouest dans le Saint-Laurent³.

2. H. P. BIGGAR, *The Words of Samuel de Champlain*, Publications of the Champlain Society, Toronto, 1922-1936, 6 vol. et porte-folio de cartes (à l'avenir PCSC), 1, p. 156-157.

3. PCSC 1, p. 159.

Champlain, qui demeure notre premier témoin, vécut de 1603 à 1608 son expérience acadienne avant de revenir au fleuve. Il reconnut que ce dernier était seul à permettre une concentration des fourrures avantageuse aux marchands. Profitant d'une prolongation d'un an accordée par Henri IV au monopole du sieur de Monts, il persuade le vice-roi de tenter fortune sur le Saint-Laurent plutôt qu'en Acadie en 1608. Cette fois, il est fait lieutenant du vice-roi, c'est-à-dire commandant de l'expédition. Parti de Honfleur le 5 avril, il arrive à Tadoussac le 3 juin. Au Saguenay, il apprend que de Tadoussac en remontant, un voyage de quarante à cinquante journées par rivières et lacs de pays montagneux, on parvient à une mer froide et salée⁴. Il est au courant des efforts faits par les Anglais cherchant le «chemin de la Chine» par cette mer du nord (Baffin, Frobisher). Il décrit ensuite la navigation de Tadoussac à Québec, ce qu'il n'avait pas fait en 1603. À Québec, il construit une habitation, commençant par le magasin. Le 18 juin 1609, Champlain remonte le fleuve en barque, accompagnant les Montagnais à la guerre. Cette fois, il décrit la montée avec plus de détails qu'autrefois: Sainte-Croix, rivière Sainte-Anne de La Pérade, île Saint-Éloy, où sont assemblés des Ochatéguins et Algonquins, alliés des Montagnais, venus pour la guerre. Les premiers sont maintenant connus comme Hurons et les seconds furent nommés Yroquets par Champlain, du nom de leur chef. Il fallut redescendre le fleuve pour montrer l'habitation française à cette armée. Le 28 juin on repartait, passant cette fois à Trois-Rivières: «beau pays», remontant un petit saut au lac Saint-Pierre et empruntant la rivière des Iroquois jusqu'au lac Champlain, où eut lieu, le 30 juillet 1609, un premier combat qui fut une déroute pour les Iroquois, vraisemblablement des Agniers. Notons en passant que les Agniers, vaincus pour cette fois, ne sont pas encore en contact direct avec des Européens: «...et commencèrent à abattre du bois

4. PCSC II, p. 18-19.

avec des meschantes haches qu'ils gagnent quelquesfois à la guerre et d'autres de pierre...»⁵.

Cette expédition était toute militaire. Il n'y était pas question de traite. Pour nos indigènes, il y a toute la différence du monde entre une flottille de guerre et une autre commerciale. La première est de guerriers armés, jeunes gens pour la plupart, mais sans autre bagage, sinon que chacun porte un sac de maïs pilé. La nourriture se trouve sur les lieux, par la chasse ou la rapine. La flottille de traite est formée le plus souvent d'hommes, mais de tous les âges, et les canots sont remplis de paquets et de ballots, surtout de fourrures. Autant les guerriers sont prudents, agressifs ou résistants, aux occasions, autant la panique et la fuite dispersée s'emparent facilement des autres, dans les surprises. C'est en 1610, après un voyage en France, que Champlain sera témoin d'une foire indienne. Le monopole de De Monts aboli, les petits marchands français se sont précipités même avant lui à la curée des fourrures⁶. Le lieutenant de De Monts allait de nouveau à la guerre, avec les Montagnais, Algonquins, Yroquets et Ochatéguins. Arrivé à l'île Saint-Ignace, un canot algonquin vint l'avertir que l'ennemi était fortifié plus haut, au nombre de cent guerriers. Avec les Montagnais et Algonquins, les autres n'étant pas arrivés, Champlain accourut en canot et débarqua à une demi-lieue environ, d'où les alliés prirent la course dans les bois, laissant derrière le Français et quatre de ses compatriotes qui l'avaient suivi. Il firent un autre cinq-huitième de lieue dans la savane avant d'arriver au fortin des Agniers. Champlain et un autre Français furent blessés dans la mêlée qui suivit, mais une chaloupe amena l'aide de quelques autres arquebuses, ce qui permit de faire dans les remparts une ouverture par où Indiens et Français se jetèrent et s'emparèrent des Agniers qui prenaient la fuite⁷. Les Indiens se moquaient des marchands faisant razzia des

5. PCSC II, p. 96.

6. PCSC II, p. 121.

7. PCSC II, p. 124-133.

fourrures ensanglantées dans le fort, sans avoir partagé le combat. La traite se fit au même lieu, pour la première fois sans doute en cet endroit. Il sera par la suite appelé cap de la Victoire ou cap au Massacre et sera un lieu de rencontre commerciale.

Les Yroquets et Ochateguins arrivèrent après la bataille, tout penauds de n'y avoir eu aucune part. Champlain avait un jeune garçon qui avait hiverné à Québec depuis 1608. Il désirait aller vivre avec les Algonquins pour apprendre leur langue. Il l'offrit à Yroquet, qui l'accepta d'abord avec joie. Mais il se récusa bientôt après, voyant la jalousie qu'en concevaient les autres Algonquins. Il fallut insister, pour le faire accepter, les indigènes offrant en échange un homme à qui Champlain ferait voir la France. C'était un Ochateguin. Il faut donner quelque explication sur Yroquet et Ochateguin, pour faire comprendre la suite. Yroquet était le nom d'un chef, qui devint l'appellation de toute sa nation. Cette nation était algonquine et vivait dans l'est ontarien actuel. Elle portera aussi un nom huron, Onontcharonon, appelée ainsi non seulement par les Hurons, mais encore par les Algonquins. On apprendra plus tard qu'elle avait habité l'île de Montréal au seizième siècle. Les mots hurons fréquents chez elle laissent croire qu'elle était primitivement une nation iroquienne, mais qu'elle avait ensuite été algonquinisée, vivant parmi les Algonquins⁸. Ochateguin était aussi un nom de chef, qui désigna ensuite sa nation. On reconnaîtra par la suite que les Ochateguins étaient les Arendahronons, l'une des quatre nations de la fédération huronne. Cette nation, conduite par le chef Atironta, est celle qui invitera Champlain chez elle en 1615. Elle était la dernière entrée dans la fédération huronne. Cela, et aussi l'amitié qui paraît ici avec les Onontcharonons, qu'on verra souvent hiverner chez eux, laisse croire qu'eux aussi avaient vécu autrefois sur le Saint-Laurent avant le désastre iroquien qui l'avait rendu désert. Le

8. Le processus d'algonquinisation peut avoir été rendu plus facile par les massacres des guerriers, les femmes épousant des Algonquins pour repeupler leur nation.

garçon confié par Champlain à Yroquet n'est pas nommé; Yroquet paraît l'avoir cédé à Ochateguin, qui avait fourni un des siens, lequel sera appelé Savignon, pour le voyage d'Europe.

Un nouveau voyage de Champlain en France, pour faire rapport sur la concurrence commerciale devenue sauvage, sépare ces acquits des progrès qu'il va faire en 1611 dans la connaissance de l'Ouest. Il voulait envoyer des hommes remonter le Saint-Maurice, pour reconnaître les liens de cette rivière avec le Saguenay, qui restait depuis Cartier une voie d'accès possible vers les richesses minières de l'Ouest. La mauvaise volonté des Indiens l'en empêcha. Il monta lui-même en barque au Sault-Saint-Louis, qui reçut ce nom à cette occasion. Le commandant français explora les environs en vue d'un poste français à y établir. Il y était arrivé le 28 mai; les marchands le suivirent en foule le 1^{er} juin. Le 13 arrivèrent les alliés de Champlain, Yroquet et Ochateguin, avec une suite de 200 et le garçon français. Treize barques ou pataches françaises les attendaient. Les indigènes, méfiants à l'égard des autres Français, prirent Champlain à part et renouvelèrent leur alliance avec lui. Mais ils firent leur traite, qui était peu abondante, avec tous.

Les Onontchataronons, dont Yroquet était le chef, avaient l'habitude d'aller hiverner au pays des Hurons, chez les Arendahronons, nation d'Ochateguin. C'était de là qu'ils semblaient tous venir à ce moment. Ils apportaient les présents des autres grands chefs hurons, qui n'avaient jamais vu d'autre Français que le garçon de Champlain. Ils invitaient les Français chez eux. Champlain promit de les aller voir et même de faire des établissements dans leur pays. Le 17 juin, ils firent un faux départ vers le lac Saint-Louis, mais c'était pour s'isoler et appeler de nouveau Champlain à l'écart. Il s'y rendit avec son garçon. Les Indiens lui promirent de l'aider en ses explorations et ramenèrent avec eux un autre garçon qui partit avec les Hurons et qui cette fois est probablement Étienne Brûlé, tandis qu'un marchand en donnait un autre pour vivre avec les Iro-

quets et apprendre par conséquent l'algonquin. Tout cela se passait en l'absence des Algonquins de l'Outaouais, qui n'étaient pas encore arrivés. Ils ne vinrent que le 12 juillet, suivis d'une autre troupe le 15. Eux aussi repartirent avec un garçon français dont on reparlera et qui devait être Nicolas Vignau. Pour faire le point, à ce moment, disons qu'en plus des Montagnais du Saint-Laurent, Champlain était entré en relations commerciales avec deux autres groupes importants, les Hurons d'Ochateguin, et les Algonquins de la rivière Outaouais. Les Iroquets, ayant leur territoire parmi les Algonquins, vivaient plutôt dans le rayonnement des Hurons. Ces derniers deviendront les clients les plus appréciés des Français.

Depuis 1609, De Monts avait perdu son monopole du commerce. Il ne trouvait plus d'associés pour financer l'habitation de Québec. Il chargea Champlain revenu en France en 1611 de chercher un arrangement convenable. Il apprit en 1612 que le commerce avait été bon au Sault-Saint-Louis, où de Tadoussac on l'avait maintenant déplacé. Jugeant que seule une haute protection pouvait assurer la poursuite des explorations entreprises par lui et négligées par les marchands, il consentit à céder la vice-royauté de la Nouvelle-France au comte de Soissons, amiral de France, qui nomma Champlain son lieutenant, le 15 octobre 1612. Mais le vice-roi mourut le 1^{er} novembre qui suivit. Le même mois, Marie de Médicis remit ce titre au prince de Condé, qui renouvela la commission de Champlain. Sous une telle autorité, le fondateur de Québec put organiser son retour en 1613. Le 29 avril, il arrivait à Tadoussac et, le 21 mai, il se trouvait de nouveau au Sault-Saint-Louis, décidé à monter plus loin avec quelques hommes pour aider les indigènes en leurs guerres. Peu d'Algonquins vinrent à Montréal cette année-là, découragés qu'ils avaient été l'année précédente par la propagande mensongère des marchands. Mais Nicolas Vignau, le garçon envoyé en 1611, avait en 1612 raconté en France à Champlain qu'il s'était rendu à la mer du Nord ou baie d'Hudson et y avait vu les débris d'un navire de Henry Hudson naufragé en 1610 et les têtes de

matelots anglais massacrés. Ce récit de Vignau, qui demeure plausible, laisse croire qu'il est allé à la baie d'Hudson, probablement avec les Nipissiriniens qui y faisaient annuellement le commerce. Ce fut la raison pour laquelle Champlain résolut de remonter l'Outaouais, de se rendre jusque chez les Nipissiriniens⁹ et même d'aller à la mer du Nord avec l'aide de ces Indiens. Le 27 mai, il partait en canot avec Vignau, quatre Français et un indigène. C'est ce qui nous a valu la première description de l'Outaouais, partant de Montréal¹⁰.

Champlain releva dès ce moment les noms des bandes rencontrées par lui en route : les Quenongebin (Kinouchepirini : hommes du Brochet) à la rivière Kinonché, les Ouaouechkairini (Petite-Nation) sur la rivière de la Petite-Nation ; il eut connaissance d'Algonquins vivant dans l'arrière-pays sur la rivière Gatineau, qui communiquaient avec le Saint-Maurice et fréquentaient de cette façon Trois-Rivières ; d'autres venaient là du sud par la rivière Rideau. Portageant aux chutes de la Chaudière (Asticou) et aux rapides du Chat, il entra dans le lac des Chats. Sur la rive sud, il vit la rivière Madawaska, sur laquelle vivait les Mataouchkairini. Il porta-géa de nouveau au rapide des Chenaux qu'il dépassa jusqu'à un point où il prit la hauteur du soleil. Il se trouvait à 46° 40'. De là sa flottille emprunta par un portage un chapelet d'étangs et de lacs permettant d'éviter les détours et les rapides de la rivière. Il rencontra en chemin une bande algonquine dont le chef s'appelait Nibachis et qui faisait quelque culture du maïs. Franchissant ensuite le lac du Rat Musqué, Nibachis le conduisit à un campement où se trouvait Tessouehat, le chef des Kichesipirini, vivant sur l'île aux Allumettes où s'élevait son village. Champlain tint conseil avec ces chefs.

Ces Algonquins, surtout ceux de l'île aux Allumettes, feront bien des difficultés pour permettre aux Français de passer plus avant. Le présent épisode en est la première illus-

9. Au lac Nipissing.

10. PCSC II, p. 258-281.

tration. Quand Tessouehat comprit que le projet de Champlain était d'aller trouver les Nipissiriniens, il les montra comme des sorciers et des empoisonneurs, qui mettraient en danger la vie des Français. Après une longue discussion, ils lui accordèrent quatre canots qu'il demandait. Mais l'interprète de Champlain lui apprit peu après qu'ils avaient décidé en secret de ne pas remplir leur promesse. Champlain alla les trouver, leur reprocha leur infidélité et leur déclara que son garçon avait déjà été chez les Nipissiriniens, sans les avoir trouvés aussi méchants qu'ils disaient. Tous se tournèrent alors contre Vignau, niant qu'il eût fait ce voyage aux Nipissiriniens et le contraignant à avouer son mensonge. Ils le pressèrent tellement et avec tant de menaces que le pauvre garçon dut céder et déclarer devant Champlain qu'il l'avait trompé. S'étant retiré à l'écart avec lui, l'explorateur le pressa de lui dire la vérité. Le pauvre homme l'assura de nouveau qu'il avait fait le voyage de la mer du Nord avec les Nipissiriniens. Tessouehat, de son côté, préparait en cachette un canot pour l'envoyer aux mêmes Nipissiriniens. Champlain l'apprit et le leur reprocha, disant qu'il voulait être du voyage et que son homme avait vraiment « veu la Mer, le bris et fracas d'un vaisseau anglois, ensemble 80 testes que les sauvages avoient et un jeune garçon anglois qu'ils tenoient prisonnier, de quoy ils me vouloient faire présent »¹¹. Tous les Algonquins se récrièrent en chœur, traitèrent le jeune homme de menteur, le menaçant de mort. Vignau resta bouche bée. Champlain l'exhorta de nouveau avec menaces. Le garçon finalement se jeta à ses genoux et avoua qu'il n'était pas allé plus loin que le village de Tessouehat. Mais il y avait tant de vraisemblances dans ses discours, et tant de violence pour le forcer à les renier, qu'il semble avoir dit la vérité. Champlain resta ulcéré de ce qui lui parut une trahison. Jusqu'à sa mort, il resta convaincu d'avoir été trompé par Vignau. Il redescendit l'Outaouais avec quarante canots conduits par le fils de Tessouehat jusqu'au Sault-Saint-Louis, où il fut le 17 juin 1613.

11. PCSC II, p. 291.

De nouveau, il envoya deux jeunes gens avec les mêmes Algonquins pour leur faire apprendre la langue.

En France, Champlain réussit enfin à former une association des marchands de Rouen et de Saint-Malo, sous l'autorité du prince de Condé, pour faire un commerce ordonné avec la Nouvelle-France. Pensant aussi à l'évangélisation des peuples connus de lui, il chercha des prêtres et son ami Louis Houel lui conseilla d'inviter les Récollets. Ceux d'Aquitaine répondirent d'abord, mais ceux de Paris jugèrent plus expédient d'envoyer des leurs. L'année 1615 fut celle de leur départ. De Honfleur, Champlain traversa sur le *Saint-Étienne* avec quatre d'entre eux, arrivant le 25 mai 1615 à Tadoussac, où l'inexpérience du fleuve obligeait les Français à ancrer leur navire. Le reste se faisait en barques, mais le P. Joseph Le Caron, le plus remarquable et le plus persévérant de ces missionnaires, ne s'arrêta même pas à Québec, continuant avec le capitaine Pont-Gravé jusqu'au Sault-Saint-Louis pour y rencontrer les Hurons. Champlain, en effet, les avait recommandés aux missionnaires comme les plus susceptibles d'évangélisation à cause de leur culture du sol et de leur vie plus stable. Ayant mis tout en ordre à Québec pour le défrichage et les constructions, Champlain monta sur une autre barque avec le P. Denis Jamay, supérieur, pour aller au Sault-Saint-Louis. Passant à l'embouchure de la rivière des Prairies, ils y trouvèrent les Hurons en compagnie du P. Le Caron, qui remontait en hâte à Québec chercher quelques ornements sacerdotaux. Champlain, comptant se rendre lui-même aux Hurons l'année suivante pour combattre avec eux les Iroquois, trouva que le récollet était un peu trop pressé. Il lui conseilla d'attendre, mais le religieux ne voulut pas l'écouter et continua vers Québec. Le 24 juin 1615, Champlain, le P. Denis et le P. Joseph se rencontraient de nouveau à la rivière des Prairies, où la messe fut célébrée pour la première fois. Puis le commandant, ayant changé ses plans, fit le voyage de Québec et revint le huit juillet avec deux hommes, prenant la route de l'Outaouais à la poursuite du P. Le Caron, déjà parti avec les Hurons et douze Français.

Champlain ne s'attarde pas, cette fois, à décrire la rivière parcourue en 1613. Au-delà de l'île aux Allumettes, déjà visitée par lui, il s'engage à gauche dans la rivière Mattawa, la remontant sur trente-cinq lieues. Elle est coupée de rapides; le pays est «rempli de sapins, bouleaux et quelques chesnes, force rochers et en plusieurs endroicts un peu montagneux, au surplus fort désert et stérille et peu habité, si ce n'est de quelques sauvages Algommequins appelez Otaguottouemin»¹². Il signale l'abondance des bluets et autres petit fruits. Passant ensuite plusieurs lacs, les voyageurs arrivent en portageant à plusieurs reprises au lac Nipissing, où les Nipissiriens les fêtèrent pendant deux jours. Ils s'engagent ensuite dans la rivière qu'on appellera des Français, qui descend par sauts et rapides jusqu'au lac Huron. De l'embouchure, où des Ondataouaouats cueillaient des bluets, ils côtoient le rivage du lac Huron vers le sud jusqu'au pays des Hurons, l'abordant par la baie de Matchedash.

C'étaient les Ochateguins¹³, ou autrement les Arendahronons, qui avaient invité Champlain à les aider à la guerre. Leur chef s'appelait Atironta, Darontal pour Champlain. Ils vivaient près du lac Couchiching. Mais le Français entra dans leur pays par la nation des Attignaouantans. Elle était la plus ancienne et la plus nombreuse, une moitié de la population huronne à elle seule. La coutume décernait les routes de commerce aux familles ou ethnies qui les avaient découvertes, avec la faculté d'y admettre leurs amis ou alliés. Les Attignaouantans, ne souffrirent pas de laisser le commerce français à la plus récente de leurs nations. Le grand chef attignaouantan en resta donc le maître, tandis que celui des Arendahronons put se vanter d'avoir le premier connu les Français et pour cette raison poser comme leur protecteur au besoin. Du pays des Hurons, Champlain envoya Étienne Brûlé avec quelques Hurons chez les Andastes pour les presser de venir à la guerre. Le

12. PCSC III, p. 37-38.

13. Champlain les appelle aussi Charioquois.

messenger français ne sera pas de retour avant le départ de son chef pour Québec, en 1616.

Ce fut la dernière exploration de Champlain vers l'ouest, mais cette fois il avait vu entièrement le pays jusque chez les Hurons. Le P. Le Caron redescendit aussi à Québec en 1616, reconnaissant, semble-t-il, que sa mission avait été prématurée. Car les récollets n'y retourneront pas de plusieurs années. Mais en 1624, le même Père y envoyait le P. Nicolas Viel nouvellement arrivé, de même que son compagnon, le F. Gabriel Sagard. Les deux récollets se joignirent aux Hurons venus en traite au cap de la Victoire, le lieu où Champlain avait fait feu sur les Agniers en 1610. Ce lieu de foire remplaçait avantageusement le Sault-Saint-Louis, qui n'était pas sur le passage habituel des Hurons descendant par la rivière des Prairies. La réunion annuelle avec les Français semble s'y être tenue, puisqu'on la verra encore en cet endroit l'année suivante au retour du F. Sagard, descendu en même temps que Brûlé. C'est là aussi qu'en 1626, les PP. de Brébeuf, de Noue et Joseph La Roche d'Aillon iront commencer leur montée chez les Hurons. Au témoignage de Sagard, les Algonquins mettaient déjà tous les obstacles possibles aux rapports des Hurons et des Français, s'efforçant de conserver pour eux-mêmes l'initiative du commerce de l'ouest.

Ces difficultés inspirèrent à Brûlé un plan qui ne manquait pas d'ingéniosité. Durant son séjour chez les Hurons, il avait fait des voyages chez les Neutres. Il put y observer une route alternative et apparemment plus avantageuse pour transporter les ressources de l'ouest au Saint-Laurent. C'était la route des grands lacs, moins difficile et plus courte que celle de l'Ouataouais, empruntée par les Hurons, parce que les Iroquois, leurs ennemis, leur barraient l'accès du lac Ontario. Ce n'était pas une idée qui était venue aux Neutres, qui ne montrent aucun désir de faire le commerce avec les Français. Mais on ne peut nier que la découverte de Brûlé aurait été profitable aux Européens occupant le fleuve. Descendu à Québec en 1625, Brûlé proposa son plan à Guillaume de Caen, le maître du

commerce des fourrures en Nouvelle-France. Celui-ci en fut enchanté. Ce ne fut pas Brûlé qui fut chargé de la réaliser, puisqu'il devait s'embarquer pour la France. La maladie l'empêcha de le faire en 1625. Mais après avoir passé un hiver chez les Jésuites récemment débarqués, il fit le voyage en 1626, pour ne pas revenir avant 1629. De Caen persuada le P. Joseph Le Caron de confier à l'un de ses missionnaires le soin d'ouvrir la route des grands lacs au commerce des fourrures. Le P. Joseph de La Roche d'Aillon reçut instruction de réaliser ce plan, puisqu'il montait chez les Hurons en 1626, en compagnie des jésuites Jean de Brébeuf et Anne de Noue. Aussitôt arrivé chez les Hurons, le P. Joseph se rendit chez les Neutres, où il passa un hiver. Mais les Hurons, qui avaient deviné ses intentions, firent de tels efforts pour le discréditer auprès des Neutres, que sa vie se trouva en danger. Le P. de Brébeuf dut envoyer des interprètes français le tirer de ce mauvais pas. Possédant la route de ce commerce par le nord, les Hurons étaient prêts à tout pour empêcher l'établissement d'une route concurrentielle par le sud. Brûlé, en fait, ne renonça jamais à ce projet. Revenu en 1629, cette fois au service des Anglais, il continua ses intrigues auprès des Neutres pour l'exploitation de la route des grands lacs. Les Hurons le surveillaient. C'est pour cette raison qu'il fut assassiné par eux au printemps de 1632.

Les mêmes difficultés faites aux Hurons et aux Français, surtout par les Algonquins de l'île aux Allumettes, qui ne pouvant empêcher les Hurons de passer chez eux l'interdisaient au moins aux Nipissiriniens et aux Algonquins du lac Huron, inspirèrent à Champlain d'envoyer chez les premiers un jeune Français pour cultiver leur amitié. Jean Nicolet semble y être monté dès 1626, après un voyage heureux en compagnie d'Algonquins pour faire la paix avec les Agniers. Il y passa tout le temps de l'occupation anglaise et n'en redescendit qu'en 1634. Cette fois, le commerce était au pouvoir des Cent-Associés, qui consacraient tout le revenu des fourrures à l'édification d'une colonie française. Au retour de Nicolet, Cham-

plain, qui établissait à Trois-Rivières un nouveau poste de traite, avait à répondre aux demandes d'assistance des Hurons que des guerres entre bandes algonquines et siouses du lac Supérieur entravaient dans leurs activités commerciales. Ainsi, à peine arrivé, Nicolet reprenait les canots pour monter au lac Huron. Il se rendit chez les alliés des Français, où venaient d'arriver trois jésuites. Une expédition huronne s'organisa, qu'il accompagna aussi loin que le lac Nipigon, où il gagna l'amitié des Indiens de ce pays et aplanit leurs querelles, au grand profit des Hurons. On a dit que Nicolet était entré à cette occasion dans le lac Michigan et avait exploré la baie des Puants (Green Bay). En fait, le lac Michigan restait inconnu des Français en 1650¹⁴, mais les missionnaires des Hurons étaient en mesure de décrire la route du lac Nipigon. Après ce voyage, Nicolet passa un hiver avec les Pères chez les Hurons et redescendit à Québec, y ramenant, on peut le croire, la petite fille qu'il avait eue d'une Nipissirienne pendant son séjour au lac Nipissing. Signalons, parmi les utilisateurs français de la route de l'ouest, les PP. Charles Raymbault et Isaac Jogues, qui se rendirent avec des Hurons au Sault-Sainte-Marie en 1641.

L'intérêt économique que Champlain avait montré aux Hurons était au moins bien inspiré. Ils se sont révélés les plus importants partenaires commerciaux de la Nouvelle-France. Aucun groupe indigène n'a joui d'un génie pareil pour les affaires. Déjà lorsque Guillaume de Caen dominait le marché de la fourrures, la foire établie au cap de la Victoire était la plus active et la plus profitable. Il est vrai que les bandes algonquines de l'Outaouais, : Kichesipirini, Ouaouechkairini, Kinouchepirini, Mataouchkairini, Sagahiganirini, Sagnitaouigama et Ountcharounounga s'y rencontraient. C'étaient de petites bandes, sans organisation centrale. Les Hurons, eux, étaient des commerçants professionnels, membres d'une fédération nombreuse couvrant tout le marché du lac Huron. Ils drainaient

14. Encore en 1667, le P. Claude Allouez écrivait: «C'est un grand lac qui n'estoit pas encore venu à nostre connoissance, attenant au lac des Hurons...» (*Relation* 1667, p. 86)

toutes les fourrures du littoral nord du lac Huron: Nipissiriniens, Ouasouarini, Outchougai, Atchiligouan, Amikouai, Oumisagai, Ondataouaouat. Certains d'entre eux, Nipissiriniens et Atchiligouan, allaient chercher les fourrures des Kilistinons à la baie d'Hudson et venaient les écouler chez les Hurons, y passant même l'hiver. Chaque été aussi, les familles huronnes visitaient leurs clients particuliers, particulièrement ceux du Sault-Sainte-Marie et du lac Supérieur: Skiaéronons ou Baouichtigouian et Pouteouatami, qui eux-mêmes amassaient les cargaisons des Maroumine, Ouinipegou et autres, vivant dans le bassin du lac Supérieur. Le P. Le Jeune nomme de ce côté les Nadouesiou, les Assinipour, les Érinouai, les Rassaouakoueton, et encore les Kiristinons. Il paraît aussi que les Hurons aient eu quelques rapports commerciaux avec la plupart des six nations algonquines vivant sur la grande péninsule du Michigan actuel: Kiskakons, Chaouanons, Ousakis, Renards, Maskoutens et Kikapous. Les Neutres, étendus entre Niagara et Détroit étaient de mêmes race et culture que les Hurons et formaient une clientèle nombreuse, comme aussi la petite ligue du Pétun qui les voisinait. Certains mêmes de ces groupes humains hivernaient près des villages hurons, comme les Ountcharounounga, les Mataouchkairini. Les Ondataouaouat faisaient de même dans la ligue du Pétun.

Ainsi, les Hurons cultivant le maïs, les citrouilles, les fèves et fabriquant des rêts de fil d'ortie, achetant d'autre part des viandes, des canots et des fourrures, tiraient le plus grand profit de leur situation centrale et de leur complémentarité économique. Les Iroquois n'ont jamais montré d'aptitudes semblables pour l'organisation et l'exploitation d'un réseau commercial, qui était essentiellement fondé sur la paix et les rapports amicaux et qui a été maintenu depuis le premier moment de la rencontre entre Français et Hurons jusqu'à la déroute de 1649. On n'a pas encore réussi à détromper la tradition historiographique voulant que des Français aient été dès le temps de la mission huronne (1634-1650) des agents actifs de la cueillette des fourrures dans l'Ouest. Cette tradition ne cesse

pas de montrer des voyageurs, des interprètes, des coureurs de bois, des trappeurs, des commerçants de fourrures français chez les Hurons durant cette période. Or il n'est rien de plus contraire aux faits. Les Hurons étaient extrêmement jaloux du monopole qu'ils avaient eux-mêmes édifié. Ils n'auraient jamais permis à qui que ce ce fût de les concurrencer. C'est parce que Brûlé a menacé un moment de passer par-dessus leur tête qu'ils l'ont tué en 1632. Ils virent d'un mauvais œil les jésuites tenter des excursions évangéliques chez leurs voisins et amis, la nation du Pétun, tenue à l'écart de leur commerce. Leur jalousie éclata en 1641. Cette année-là, le P. Jérôme Lalemant, pour des raisons qu'il tirait des constitutions de son ordre, crut le moment venu de lancer ses missionnaires à la conquête de la nombreuse fédération des Neutres. Les PP. Jean de Brébeuf et Joseph-Marie Chaumonot y furent envoyés. Des émissaires les suivirent aussitôt, pour les ruiner de réputation et exhorter les Neutres à les tuer, n'osant pas le faire eux-mêmes. Comme il était arrivé autrefois pour le P. Joseph de La Roche d'Aillon, les missionnaires furent mis dans une situation si critique que le P. Lalemant dut les envoyer chercher par des chrétiens. Les Hurons craignaient toujours de voir ressusciter le plan d'une route commerciale par le lac Ontario.

Certes, il y eut des laïcs français en ce temps chez les Hurons, mais ils étaient domestiques des missionnaires, logeant tous dans leur maison, à l'écart des communautés huronnes. Au surplus, ils étaient des donnés, c'est-à-dire des domestiques non stipendiés et engagés à vie au service des missions par zèle apostolique. Les motifs religieux les retenaient seuls dans ce service, où ils faisaient profession de pauvreté et de dépendance; ils n'étaient pas des traitants ou des commerçants. En 1650, il y en avait une cinquantaine de ce type, tous liés par un désintéressement religieux. Sans doute, à l'occasion, d'autres Français y passèrent aussi. En 1644, une escouade de soldats commandés par un officier monta avec les Hurons pour les protéger contre les Iroquois. Ces militaires logèrent tous dans la maison des jésuites. Ils firent des échanges avec les

Hurons, rapportant un important butin en fourrures. Mais comme ils étaient des gagés de la Reine Anne, leurs profits revinrent au Conseil de Québec, seul apte à manier et à écouler les fourrures. Le fruit en fut appliqué par ce Conseil à la construction d'une église et d'un presbytère à Québec. En 1648, Montmagny envoyait encore, aux mêmes fins de protection, un manipule militaire recruté parmi les habitants. Eux aussi demeurèrent chez les jésuites, ne sachant d'ailleurs pas le huron pour traiter. Comme habitants, ils avaient le droit d'acheter des fourrures avec les biens ou les services dont ils pouvaient disposer. Ils le firent sans doute et en tirèrent, au magasin de Québec, le profit préfixé que la charte des Cent-Associés leur accordait. C'est le Conseil de Québec, grâce à son monopole, qui en récoltait les plus grands avantages. En ce sens, il n'y eut ni voyageurs, ni coureurs de bois, ni trappeurs, ni traitants chez les Hurons avant 1650. Les Hurons ne l'auraient jamais permis, considérant que l'Outaouais était une route de commerce leur appartenant.

La destruction des Hurons par les Iroquois fut un désastre majeur pour la colonie française. Celle-ci fut soudainement amputée de tout le marché pelletier de l'Ouest. De Trois-Rivières au Sault-Sainte-Marie, à l'exception du petit poste français de Ville-Marie, tout l'espace fut un désert absolu de vie humaine, parcouru seulement par des chasseurs iroquois. Ne restaient ouverts au commerce que la traite de Tadoussac et les arrivages irréguliers par le Saint-Maurice. Encore, ces ouvertures étaient assiégées par l'ennemi. Les bandes algonquines du lac Huron et les restes de la nation du Pétun, maintenant réfugiés à l'ouest du lac Michigan, tentèrent de rétablir à leur profit la communication avec les Français. Ils vinrent à Trois-Rivières y échanger leurs fourrures en 1654, et le gouverneur Lauson permit à deux jeunes Français inconnus de remonter avec eux dans leur pays. Ils devaient revenir l'année suivante, mais ne reparurent qu'en août 1656. Les Jésuites attendaient cette occasion d'aller restaurer leurs missions de l'Ouest et de retrouver principalement les néophytes du P. Charles Garnier,

réfugiés alors à la baie des Puants. Les PP. Léonard Garreau, Gabriel Druillètes et un frère partirent de Québec avec trente jeunes Français, accompagnant la flottille outaouaise. Les trente abandonnèrent la partie à Trois-Rivières, à l'exception de trois, qui suivirent les jésuites. Le 30 août 1656, les voyageurs furent attaqués, non loin de Montréal, par les Agniers, qui se disaient alors en paix avec les Français. Le P. Garreau eut l'épine dorsale rompue à la première décharge. Les Outaouais quittèrent le champ de bataille pour retourner chez eux, laissant les six Français à la merci des attaquants, qui les conduisirent à Montréal. Le P. Garreau y mourut, le 2 septembre 1656.

Médard Chouart, dit Des Groseilliers, ancien domestique des jésuites chez les Hurons, aspirait à occuper le marché de l'ouest. On le voit s'y préparer. En 1658, il y monte, peut-être en compagnie de son beau-frère, Pierre-Esprit Radisson. Il revenait en août 1660, accompagné de 60 canots d'Algonquins et rapportant d'abondants renseignements sur les peuples visités par lui au lac Supérieur. Les jésuites étant toujours à l'affût de l'occasion, le P. René Ménart, alors missionnaire à Trois-Rivières, s'embarqua avec eux, le 28 août 1660, en compagnie d'un autre jésuite, probablement le P. Druillètes, et du donné Jean Guérin. Son compagnon fut abandonné à Montréal, mais lui-même et Guérin montèrent avec la flottille. Six autres Français les accompagnaient, qui vivront ordinairement avec le jésuite dans ces régions de l'ouest. Ainsi fut réouvert aux missions et au commerce le lac Supérieur. Le P. Ménart se perdra dans les bois, où il trouvera la mort, en 1661. Guérin va mourir accidentellement quelques mois après. Les autres Français reviendront au Saint-Laurent en 1663 avec 35 canots d'Outaouais¹⁵.

Il s'agissait maintenant de remplacer le P. Ménart, car le P. Jérôme Lalemant était bien décidé de ne plus interrompre la communication avec ces peuples éloignés. Il ne partit aucun

15. *Relation* 1663, p. 96-138.

missionnaire en 1663. Mais l'année suivante, le P. Claude-Jean Allouez fut désigné pour ce ministère. Les Outaouais parurent au nombre de 220 à Montréal, parmi lesquels 80 Kilistinons, qui demandaient un missionnaire. Ils repartirent le 8 juillet. Un Français monta avec eux et revint l'année suivante. Il y eut peut-être malentendu, car le jésuite désigné ne partit pas. Le P. Allouez était encore à Trois-Rivières le 19 ou le 20, partant alors pour Montréal attendre une nouvelle occasion qui ne se présenta pas. Il ne put s'embarquer que le 7 août 1665, avec une troupe de 400 Outaouais qui se rendirent cette fois à Trois-Rivières. Six Français voyageaient avec lui. On n'eut pas de nouvelles de lui en 1666¹⁶, mais il revint le 4 août 1667 chercher du secours, après avoir établi la mission du Saint-Esprit (Chekouamigon) et fait 340 baptêmes¹⁷. Il avait parcouru le lac Supérieur en entier, se rendant jusqu'à Duluth. Il en était même sorti vers le nord, atteignant le lac Nipigon. C'est ce qui donnera lieu à une carte remarquable du lac Supérieur, à laquelle le P. Marquette semble l'avoir aidé. Sa mission était un ramassis de plusieurs bourgs de diverses nations chassées de leurs pays par la crainte des Iroquois et réunies sur cette pointe lointaine. Le P. Allouez remonta à sa mission avec le P. Louis Nicolas, arrivé en 1664¹⁸. Mais l'année suivante, il écrivit au supérieur de Québec, de garder ce P. Nicolas envoyé par lui, dont le tempérament ne convenait pas à ses ouailles et d'envoyer un remplaçant. Nicolas remonta, mais le remplaçant envoyé fut le P. Jacques Marquette, et le premier redescendit en 1669 pour ne plus retourner.

Ayant obtenu un collaborateur de choix dans le P. Marquette, le P. Allouez lui confia sa laborieuse mission du Saint-Esprit pour en fonder une autre au Sault-Sainte-Marie. Ayant obtenu aussi un remplaçant comme supérieur, le P. Claude Dablon, en 1669, il entra dans le lac Michigan, encore inexplo-

16. *Relation* 1666, p. 13-14.

17. *Journal des Jésuites*, 4 août 1667.

18. *Relation* 1667, p. 130.

ré. Il mériterait d'en être appelé le découvreur, si quelques Français, probablement des soldats licenciés en 1668 sur le Saint-Laurent, ne l'avaient pas précédé pour faire la traite avec les bandes les plus éloignées. C'est pour les protéger contre les abus de deux traitants de ce genre, que des Pouteouatamis le conduisirent dans leur pays, au lac Michigan. Il établit des missions dans la baie des Puants et aussi dans l'arrière-pays, au-delà du lac Winnebago, où s'étaient réfugiées plusieurs bandes algonquines repoussées de l'est du lac Michigan par les Iroquois. Le P. Allouez préparait de la sorte la découverte du Mississipi, à laquelle le P. Marquette pensait déjà.

Nous avons vu, depuis 1654, des Français de la colonie suivre les Outaouais dans leur pays, à l'occasion des expéditions commerciales de ces derniers. Quelques-uns d'entre eux, soit des donnés, soit des engagés, étaient au service des missionnaires. D'autres cherchaient l'aventure ou la connaissance des langues. C'est toutefois après 1668 que ces voyageurs sont signalés par leur dispersion, par leur nombre et par leurs abus. Jean Talon avait jugé bon de licencier le plus grand nombre possible de soldats pour en faire des colons. Il ne l'avait pas fait avec la prudence nécessaire, imitant Colbert ne faisant pas confiance aux habitants du pays qui recommandaient un engagement à terme pour les nouveaux arrivants. Plusieurs de ces célibataires, sans attaches en Nouvelle-France et sans expérience, furent pris de la passion de s'enrichir au plus tôt. Ils furent les premiers coureurs de bois. Leurs vagabondages les poussa d'abord vers le haut Saint-Maurice. Mais on en trouve au pays des Outaouais en 1668. L'un d'eux était Nicolas Perrot, alors âgé de 25 ans. On ne sait depuis quand il était dans l'Ouest. Mais la conjecture la plus probable que nous pouvons faire est qu'il y était monté comme engagé des jésuites avec le P. Allouez en 1665. Ces Français familiers de la vie indigène vont se multiplier par la suite, au point que sous Frontenac ils deviendront un fléau irrépressible. Jean Talon, qui était allé en France de 1668 à 1670, se rendit compte de ce mal dès son retour, traitant ces vagabonds de bandits. Louis XIV jugea à

propos de lui donner à ce sujet un ordre bien explicite, du 4 juin 1672: «... mon intention est que... vous abrogiez la mauvaise coutume qui s'est introduite parmi lesdits volontaires d'aller à la chasse et à la traite desdites peleteries sans aucune permission, et surtout que vous travailliez à les fixer par des mariages et par des concessions que vous les obligerez de deffricher»¹⁹. Ce désordre, d'un caractère épidémique, était d'ailleurs désavantageux pour le commerce général. Jusque là, le transport des fourrures avait toujours été à la charge des indigènes, Hurons ou Outaouais. Il était ainsi moins coûteux. La cupidité des traitants va forcer les Français d'intégrer ces transports à leurs frais, diminuant d'autant leurs profits et supprimant les occasions de rapports immédiats entre la colonie française et les indigènes.

Ainsi, une période nouvelle est inaugurée dans la recherche de la route de l'Ouest. Depuis 1632, les missionnaires ont eu l'initiative, les marchands se contentant de cueillir les fruits matériels de leurs démarches, tout en montrant un intérêt grandissant pour les bénéfices commerciaux des voyages vers l'ouest. Cet intérêt s'est accru par la liberté que Lauson, à partir de 1654, a procurée aux habitants de s'ingérer individuellement dans le commerce des fourrures. Il est naturel que cette progression laïcise, si l'on peut dire, les rapports des Français avec les peuples indigènes. La nouvelle initiative des officiers royaux, toujours jaloux de l'influence cléricale, en est un facteur depuis 1665. L'intendant ou le gouverneur, encore incapables de se passer des clercs dans l'exploration, leur accole désormais un émissaire laïque, ordinairement un jeune homme sans expérience et sans connaissance des langues, dont la seule prérogative est de détenir un mandat de l'autorité coloniale: ainsi avec Allouez, avec Marquette, avec Albanel et avec le sulpicien Dollier²⁰.

19. *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec 1930-1931*, p. 171.

20. Avec le premier, Simon-François Daumont de Saint-Lusson, avec le second, Louis Jolliet, avec le troisième, Paul Denys de Saint-Simon, et avec le quatrième, Robert Cavelier. Cette politique est inaugurée par Jean Talon.

Étudions maintenant deux entreprises rivales qui vont achever, pour le dix-septième siècle, la pénétration économique maximale du continent jusqu'au golfe du Mexique. La première est celle qu'on pourrait appeler des frères Jolliet. Louis Jolliet, né à Québec le 21 septembre 1645, avait fait ses études au collège des Jésuites de Québec. À vingt ans, il abordait les études de philosophie sous l'habit d'un clerc du Séminaire de Québec. Mais à l'automne de 1667, il abandonnait la soutane avec l'agrément du vicaire apostolique, qui contribua avec sa mère à l'envoyer une année en France. Revenu en 1668, on le voit avec les siens se préparer à une carrière commerciale. Il a un frère, Adrien, né aussi à Québec en 1643 et marié à Jeanne Dodier, qui demeure alors dans la seigneurie des Jésuites, au cap de La Madeleine, ayant déjà fait un voyage dans le haut pays. Les deux ont formé une société avec un autre trifluvien, Jacques Maugras, pour monter chez les Outaouais. En 1669, les trois associés montent au Sault-Sainte-Marie, lieu de réunion de plusieurs bandes algonquines, que le P. Allouez a érigé en mission et dont le P. Dablon va prendre la direction, la même année. Adrien ne tarde pas à redescendre, laissant ses deux associés au Sault. Mais au lieu de reprendre le chemin de l'Outaouais, par où il est monté, il emprunte celui des lacs Érié et Ontario, jamais encore parcouru par des Français et désormais ouvert depuis que les Iroquois ont été pacifiés. Il voyage avec un seul compagnon français, La Sotière, et un Iroquois que les Outaouais ont libéré de sa captivité et qu'ils lui ont confié. L'Iroquois a une peur bleue des Andastes qui peuvent se trouver sur la route. Il persuade Jolliet d'abandonner la navigation sur le lac Érié et de continuer le voyage sur la rive, à l'abri de la forêt. Jolliet, après cinquante lieues de cette odyssee, arrive épuisé aux environs de Hamilton, où il rencontre les sulpiciens Dollier et Galinée, en compagnie de Cavelier de La Salle²¹. Il continue de là vers Montréal et Trois-Rivières,

21. Pierre MARGRY, *Découvertes et établissements des Français dans l'ouest et dans le sud de l'Amérique septentrionale, 1614-1698*, I (Paris, 1879), p. 143-144. Aussi, CAMPEAU, «La découverte du lac Érié», *Cahiers des Dix* n° 44, p. 21-37.

le premier Français à parcourir la route alternative des grands lacs vers les établissements du Saint-Laurent. Adrien Jolliet ne se releva pas de ces misères. Le 1^{er} décembre 1669, à l'article de la mort, il fait devant notaire son testament et une déclaration de ses dettes et créances²². Il laissait sa veuve, Jeanne Dodier, et deux enfants.

Louis Jolliet demeura avec l'autre associé au Sault-Sainte-Marie, où les deux assistèrent à la prise de possession de l'Ouest pour le Roi, par Daumont de Saint-Lusson, le 4 ou le 14 juin 1671. C'est là aussi qu'il fit connaissance du P. Jacques Marquette, lorsque ce dernier y passa avec ses ouailles, qu'il allait établir à Michillimackinac. Le voyage du Mississipi, auquel le jésuite pensait depuis deux ans, dut être concerté à cette occasion. Louis semble être descendu à Québec la même année. Il y prépara son expédition, se procura une permission de Jean Talon et remonta à Michillimackinac l'année suivante, y arrivant le 8 décembre 1672. Le jésuite et le jeune explorateur se mirent en route le 17 mai 1673. De Michillimackinac au fond de la baie des Puants, ils naviguèrent sur le lac Michigan, sept Français, puis s'engagèrent dans la rivière au Renard et le lac Winnebago, remontèrent encore au-delà une petite rivière et des marais les conduisant à un portage communiquant avec la rivière Wisconsin, qu'ils descendirent jusqu'au fleuve. Après soixante lieues sur le fleuve, ils eurent connaissance des Illinois, sur la rive droite. Ils les visitèrent. Puis continuant leur route, ils passèrent l'embouchure tumultueuse de la rivière Missouri. Quelque 57 lieues plus loin, ils virent l'embouchure de l'Ohio et poursuivirent encore au sud environ 65 lieues, ce qui les conduirait aux environs de Tonica, Mississipi. Ils jugèrent alors opportun de revenir, pour éviter de tomber entre les mains des Espagnols soupçonnés d'occuper le Sud. Ils repassèrent cependant dans les villages illinois, avant de remonter la rivière portant aussi

22. *Rapport des Archives Nationales du Québec*, vol. 51 p. 21-22. Voir aussi l'étude de Raymond DOUVILLE, « Vie et mort d'Adrien Jolliet », *Cahiers des Dix* n° 42, p. 25-47.

leur nom vers Chicago, par où ils rentrèrent dans le lac Michigan.

Laissant le P. Marquette à Michillimackinac, Louis Jolliet retourna à Québec en 1674. Il emportait le journal et la carte faits par Marquette, mais il les perdit dans un naufrage qu'il fit aux rapides de Lachine. Il se trouva ainsi dépourvu de détails précis pour décrire sa découverte sur les cartes. Il en fit faire trois successivement par Jean-Baptiste Franquelin. Elles eurent toutes le défaut de placer le Mississipi trop à l'ouest. Comme la vogue favorisait alors la route de l'Ontario et de l'Érié, à cause de Frontenac, ces cartes soulignent toutes l'importance de cette route que l'explorateur n'a pas vue. Mais les instances que fit Jolliet pour obtenir un domaine dans le pays découvert par lui se butèrent constamment au favoritisme du même gouverneur réservant ce pays à Cavalier de La Salle. Jolliet dut finalement se contenter d'obtenir à l'île d'Anticosti une concession qui lui fut faite en mars 1680 par l'intendant Duchesneau.

Il est temps de raconter succinctement les travaux du grand rival des Jolliet, Robert Cavalier. Né et éduqué à Rouen, neveu d'un associé de la Nouvelle-France, il entra au noviciat des Jésuites à 15 ans, le 5 octobre 1658. Il montra une aptitude particulière pour les mathématiques et les sciences, en même temps qu'une instabilité de caractère croissant d'année en année. Au moment d'entrer en théologie, il fit des instances répétées pour être envoyé en Chine, espérant s'y distinguer à l'instar du P. Ricci. Le Général le remettait constamment à la fin de ses études. Fatigué d'attendre, il demanda d'être libéré de ses vœux, ce qui lui fut accordé en mars 1667. Aussitôt, changeant son nom pour éviter la mésestime attachée aux défrisés, il s'embarque pour la Nouvelle-France, où son frère Jean est procureur des Sulpiciens. Il assiste à Montréal au mariage de Sidrac Dugué et signe de son nouveau nom, René de La Salle, le 7 novembre 1667. Le même mois, il obtient des Sulpiciens un fief au débarcadère des Indiens venant d'en haut attaquer Montréal ou y commercer. Il lui donne le nom de

Saint-Sulpice, mais un acte d'Adhémar du 9 janvier 1669 atteste déjà l'appellation populaire de La Chine. La malice des Montréalais n'a pas tardé à percer le caractère du bonhomme.

Il développe activement son fief. À l'automne de 1668, il héberge chez lui quelques Iroquois tsonnontouans. Il prend à leur contact connaissance d'une grande rivière de leur pays conduisant au centre du continent: c'est l'Ohio, dont La Salle se vantera à Paris d'être le découvreur, sans y être jamais allé²³. Dès lors, il renonce aux profits de la traite et se tourne vers les découvertes, vendant son fief de Saint-Sulpice. Aussi le trouve-t-on à Québec, au printemps suivant, sollicitant du gouverneur Courcelle la permission d'explorer. Au même temps, deux Sulpiciens, MM. Dollier de Casson et Michel Barthélemi, demandent au même gouverneur la permission d'aller chercher de nouveaux territoires de mission non occupés par les Jésuites. Ils ont appris l'algonquin dans les manuscrits des Jésuites et Dollier a déjà fait un hivernement avec les indigènes. Le gouverneur unit les deux projets en un seul. Mais les Sulpiciens, se méfiant de La Salle, substituent le diacre Bréhant de Galinée à Barthélemi, à cause de ses aptitudes cartographiques. La double expédition quitte Montréal, le 6 juillet 1669²⁴. Elle remonte le haut Saint-Laurent et le lac Ontario, en direction des chutes Niagara, route parcourue jusque là seulement par des jésuites et leurs engagés. La Salle la conduit chez les Tsonnontouans, ayant informé les sulpiciens qu'il savait l'iroquois. Comme on aurait pu s'y attendre, les Tsonnontouans n'avaient aucune envie de laisser pénétrer des Français dans une vallée qu'ils tenaient pour leur pays propre depuis 1655, année où ils y avaient anéanti les Ériés. La Salle et les sulpiciens furent refoulés au nord du lac Ontario. Ils se trouvaient en un lieu nommé Tinaouataoua, aux environs de l'actuel Ha-

23. La rivière a été tracée en surcharge et attribuée à La Salle par l'abbé Bernou sur une carte faite par Franquelin pour Jolliet en 1674.

24. Elle est racontée, de la plume de Bréhant de Galinée, dans Pierre MARGRY, *Découvertes et établissements des Français dans l'ouest et le sud de l'Amérique septentrionale, 1614-1698*, (Paris, 1879), I, p. 112-166.

milton, lorsqu'ils virent arriver Adrien Jolliet, son homme La Sotière et l'Iroquois délivré de captivité. Perdant l'espérance d'être le premier à parcourir une route encore inconnue, le lac Érié, La Salle abandonna les sulpiciens et disparut. Jean Talon et Courcelle attendirent en vain son retour. Le seul renseignement qu'on possède sur ce qu'il devint alors nous vient de Nicolas Perrot, qui le vit à l'été de 1670 un peu en-dessous du rapide des Chats, sur l'Outaouais, faisant la chasse avec cinq ou six Français, des coureurs de bois, et dix ou douze Iroquois²⁵. C'était un moyen d'apprendre l'iroquois, qu'il avait auparavant assuré les sulpiciens de connaître. Quant à ces derniers, La Salle parti, ils s'engagèrent en canot sur le lac Érié, les premiers Français à le voir après Adrien Jolliet. L'hiver les surprit au milieu de cette navigation et ils durent s'arrêter dans les bois pour le passer. Au printemps de 1670, sans guides et sans nouvelle perspective de découvertes, ils se rendirent au Sault-Sainte-Marie, où les jésuites les reçurent. Ils retournèrent la même année à Montréal par l'Outaouais.

La Salle reparut momentanément à Montréal, à l'insu de l'intendant, le 6 août 1671, puis de nouveau le 18 décembre 1672²⁶. En ce temps, il semble qu'il ait passé son temps avec les nombreux «coureurs» qui chassaient et barguinaient avec les indigènes dans les vastes forêts canadiennes. Sa fortune va être assurée par son adhésion à Frontenac dans les querelles du gouverneur avec François Perrot et M. de Fénelon, en 1673. L'irascible chef de la colonie eut alors la pensée de lui donner le fort de Katarakoui, bâti par lui la même année sur le lac Ontario. La Salle fit le voyage de France en 1674-1675 pour recueillir cet héritage. À remarquer que comme gouverneur de Katarakoui, il devenait le surveillant, en même temps que le protecteur et l'allié des Iroquois, surtout des Tsonnontouans. Il y médita l'ouverture à son avantage de l'immense continent. Ses projets arrivés à maturité, il fit un nouveau voyage en

25. J. TAILHAN, *Mémoire sur les Mœurs, Coustumes et Relligion des Sauvages de l'Amérique septentrionale par Nicolas Perrot*, Leipzig-Paris, 1864, p. 120.

26. Céline DUPRÉ, Article Cavelier, *Dictionnaire Biographique du Canada* 1, p. 180.

France sous l'aile protectrice du gouverneur, en 1677-1678, pour demander l'autorisation de faire à ses frais deux établissements, l'un à l'entrée du lac Érié (Niagara), l'autre à la sortie du lac Michigan (Chicago ou Saint-Joseph), avec la qualité de gouverneur des terres qu'il découvrirait et peuplerait. C'est à cette occasion qu'il écrivit les pamphlets, connus sous le nom de *Mémoires d'Allet*, où éclate son obsession des Jésuites²⁷. Au retour, il se construisit une barque, le *Griffon*, à Niagara, l'envoya remplir de fourrures outaouaises, à Michillimackinac et à la baie des Puants, malgré la défense qu'il en avait du Roi, et la perdit dans un naufrage resté le plus mystérieux possible. Lui-même, durant ce temps, amorçait son entrée dans les pays inconnus, au sud du lac Michigan. Les Jésuites, missionnant déjà dans la vallée de la rivière des Illinois, s'en retirèrent entièrement en le voyant paraître. Ils n'y reviendront qu'après avoir appris sa mort. La Salle s'avance vers le Mississipi, amorce la construction du fort Crèvecoeur, près de Peoria. Les Illinois le soupçonnent, connaissant son alliance avec les Iroquois, leurs ennemis déclarés. Les Iroquois ne sont pas plus heureux de son avance, brûlant le fort qu'il a construit à Niagara et envoyant une expédition de guerre qui attaque les Illinois. En 1681, La Salle s'allie avec les Illinois et les Miamis pour protéger ses forts. Allié et protecteur des Iroquois à Katarakoui, il devient leur ennemi conjuré sur la rivière des Illinois. Cette contradiction va causer la seconde guerre iroquoise contre la Nouvelle-France, plus cruelle encore que la première. La différence, toutefois, sera que la première étant restée querelle primitive entre indigènes, à laquelle les Français sont impliqués seulement par leur alliance avec leurs Indiens, la seconde se présente comme une guerre européenne pour des raisons de commerce et se transformera rapidement en guerre coloniale entre deux empires, l'Angleterre et la France, les Indiens y devenant progressivement marginaux.

27. CAMPEAU, «Les Mémoires d'Allet rendus à leur auteur (1664-1684)», dans *Cahiers des Dix* n° 43, p. 27-59.

Ces hostilités commençantes n'empêchent pas La Salle d'accomplir son grand dessein, la découverte du golfe du Mexique, qu'il atteint en 1682, le 6 avril. Il en prit possession en grand apparat au nom de Louis XIV. En des conditions normales, on pourrait contester, avec preuves documentaires, cette découverte du golfe du Mexique. Les cartes produites par Franquelin à la suite de cet événement sont très évidemment fausses. Et le découvreur lui-même, côtoyant en 1684 la même rive nord du même golfe, n'y a pas retrouvé sa découverte. Mais La Salle n'est pas un être normal. C'est pourquoi il faut bien admettre qu'il est vraiment parvenu au golfe par le Mississippi en 1682. Mais aussi il a faussé volontairement le cours du fleuve pour des raisons d'intérêt. Et en 1684, il se pourrait bien qu'il n'ait pas cherché le fleuve comme il le professait, mais qu'il ait été en quête d'un atterrissage plus rapproché des établissements espagnols du Mexique, qu'il s'était fait fort d'attaquer. On sait qu'il fut assassiné, le 19 mars 1687, par ses hommes, en cherchant son fleuve dans la bonne direction, contredisant de ce fait ses propres cartes.

L'aventure de La Salle, si elle a valu vingt ans de confusion à la géographie française sur le centre du continent, n'a pas moins été un tournant dans la politique indigène. Ayant établi plusieurs forts, par lui-même ou par ses lieutenants, dans le territoire qu'il a découvert, il va laisser ce caractère à l'immense espace encore en la puissance des indigènes, mais parcouru par lui. Depuis Katarakoui, plusieurs forts garnis de garnisons et commandés par des officiers vont jalonner la route commerciale de l'ouest, l'arrière-continent demeurant, à l'exception de Détroit et de Kaskaskia, réservé à l'habitation et à l'exploitation des indigènes. Ce trait caractérisera la domination française et sera prolongé par l'Angleterre elle-même jusqu'après la révolution des treize colonies, lorsque l'afflux des réfugiés anglo-américains fera du Haut-Canada une terre de colonisation européenne.

Lucien Campece, 57